

Drawn by David Roberts.

Engraved by W. Wallis.

HALL OF THE ABENCERAGES.

Printed by Lloyd & Neill

London: Published Oct 28 1854 by Robert Jennings & Co. 62, Chesapeake.

pide, ce son lui parut triste et terrible; elle joignit ses mains dans l'agonie d'une indicible horreur. Car elle avait reconnu que le bruit sortait du bosquet de roses, ombragé de cyprès et de palmiers, où avait eu lieu son entrevue avec Ibn - Hammed : comme elle portait avidement ses regards de ce côté, — un morne et profond silence régnait alors, — Zélinda ne vit que la nappe d'argent de la fontaine se jouant en mille cercles brillants dans son bassin de marbre, entouré de verdure; tandis que, se confondant avec l'azur d'un ciel étoilé, les noirs fantômes des montagnes rejetaient une douce lueur sur les bocages d'alentour. Elle n'entendit que le chant cadencé du rossignol; rien ne vint lui dire ce que présageaient ces voix étranges et ce cliquetis d'armes.

* Mais dans un autre lieu se passait une scène étrange, sans nom, une scène lugubre et silencieuse. Pendant que l'obscurité descendait toujours et couvrait, comme un vaste manteau, les salles somptueuses de l'Alhambra; pendant que la brise de la nuit gémissait dans les cours¹, un à un, les

¹ En passant le long des gracieuses arcades de la Cour des Lions, on entre, au midi, dans un appartement magnifique; au centre, s'élève une fontaine de marbre d'où jaillit une onde pure: c'est la salle des Abencerrages. Tout y est d'une merveilleuse splen-

Abencerrages se suivaient, malheureuses victimes, pour aller subir une condamnation aussi promptement qu'inattendue. C'est dans la Salle des Abencerrages que les attendait un juge inflexible, avec son diadème de pierreries, son chapelet de myrte; là aussi siégeaient trois sombres figures d'accusateurs; puis un bourreau, dont l'étréscillant cimenterre lançait un éclat sinistre sur ce tribunal secret de haine et de vengeance. Là régnait un horrible silence; chacun des conviés à cette fête était conduit à la fontaine de marbre, qui recevait son sang. Mais, avant de se laisser égorger, chaque Abencerrage flétrissait d'un regard de haine et de mépris les Zégris triomphants, qui prodiguaient à leur noble chef les noms de traître

deur; sa forme est admirable, sa coupole élégante; ses dessins, ses peintures, ses brillants ouvrages de stuc, d'un goût exquis. L'effet du plafond est curieux; il représente une foule de grottes d'où pendent d'innombrables stalactites peintes de diverses couleurs. La quantité de lignes qui se croisent sous mille formes diverses et se rejoignent, après une immense variété de couleurs, ne saurait être surpassée par aucune des mosaïques de l'antiquité. A l'extrémité de la cour sont deux salles, qu'on croit avoir servi de tribunaux ou de chambres d'audience. Leurs plafonds sont ornés de trois tableaux historiques d'une grande vigueur d'exécution, quoique les figures ne soient pas d'une aussi parfaite composition. L'un de ces plafonds représente une cavalcade, l'autre l'entrée de quelque princesse, et le troisième un conseil ou divan. On suppose que ces sujets ont rapport à la femme de Boabdil et à ses quatre chevaliers chrétiens.

et de débauché; et le farouche Abdallah étendait comme signe de mort la fatale couronne de myrte. Vint le tour d'Ibn-Hammed; offrant son cou au cimeterre, le prince arracha le turban de son front, l'y remplaça par un chapelet de fleurs, et attendit le trépas avec un air de provoquante ironie. La rage de son ennemi ne le fit pas long-temps attendre; et l'insatiable vengeance d'Abdallah ne se trouva pas même assouvie, lorsque la tête du héros rebondit jusqu'à trois fois sur le marbre ensanglanté, l'œil étincelant encore, la lèvre arquée par le dédain. Comme les têtes de ces infortunés roulaient l'une après l'autre sur les bords de cette fontaine de sang, celui qui succédait à la dernière victime détournait ses regards des traits d'un ami, d'un frère, sur-tout du noble visage de son chef bien-aimé.

Plus rapide aussi coulait cette fontaine toute remplie de vie et de sang; car, au soi-disant appel de leur chef, chaque Abencerrage courait partager son horrible sort; on les laissait, un à un, franchir le petit portail secret: c'est ainsi que, saisis, entraînés, on les massacrait avec impunité. Déjà trente-six d'entre eux avaient rougi de leur sang les eaux de la fontaine, quand un page fidèle, qui suivait les pas de son maître, recula soudain d'horreur à l'aspect d'un spectacle si épouvantable. Échappant, comme par

miracle, aux mains prêtes à le saisir, il s'enfuit, et se précipita, hors de lui, aux pieds du frère qui marchait, sans défiance au même supplice. Les yeux hagards, les lèvres tremblantes, il ne put que montrer du doigt l'entrée de la salle, et s'attacher aux genoux de l'Abencerrage.

La nouvelle de cet exécrable attentat vola bientôt avec la rapidité de l'éclair dans les tentes des tribus, des capitaines, des soldats; on s'arme à la hâte; on pénètre de vive force dans les avenues de l'Alhambra; on renverse les gardes; on fraie un passage à la foule des partisans de la tribu massacrée; on parvient enfin sur cet épouvantable théâtre de mort. Là aussi accoururent les Alabez et tous leurs adhérents, les émirs, les scheikhs, les alcaydes, qui se mêlèrent au combat avec le peuple, avide de connaître le terrible mystère du massacre de tant de braves dans leur propre citadelle, à la paisible heure du soir, et loin du camp ennemi.

Tandis que le cor perçant des Maures retentissait le long des bosquets et des cours obscures, les furies de la Discorde, éveillées de nouveau, secouaient leurs chevelures de serpents, jetaient çà et là leurs brandons enflammés; et poussaient sur cette cité odieuse les nuages sanglants de la guerre. Aux clameurs de leurs frères, que couvraient sans cesse des

cris et des vociférations nouvelles, les Maures se rassemblaient dans les plaines, sur les montagnes ; ils se rencontrèrent en un choc si terrible, qu'il sembla qu'un ouragan battit les flancs du puissant Alhambra, et remplit ses vastes salles, ses tours, ses jardins, du bruit de sa course désastreuse, jusqu'à ce qu'enfin ses dômes élevés, ses donjons à l'immense profondeur, tremblèrent à cet horrible fracas.

Oh ! qu'il fut long et désespéré, ce combat ! cruelle vengeance ! affreux carnage, qui éclaircit les rangs des plus braves défenseurs de Grenade ! Le lendemain vit encore la ville baignée de larmes et de sang ; et lorsque tombèrent sur elle les ombres d'un autre soir, plus du tiers de ses enfants pleuraient en voyant leurs frères franchir, pour toujours, les portes de la cité maudite. Les Abencerrages abandonnaient l'ingrat séjour de leurs rois, où le chef de leur tribu et les plus illustres d'entre eux étaient tombés sans honneur, non pour la patrie, non pour leur renommée sur le champ de bataille, mais victimes de la furie de leurs souverains. Tristes et silencieux, ces braves guerriers traversèrent la plaine, et se dirigèrent sur la tour d'Almería, prêts encore à lutter contre l'ennemi commun, sous les bannières de l'intépide El-Zagal, exilé lui-même.

La vengeance d'Abdallah n'avait pas encore assez de meurtres ; toujours altéré d'une soif sanguinaire, ce roi tourna sa fureur contre la malheureuse reine. Les terribles accusations des Zégris l'amènèrent à couronner son premier crime d'un second, plus cruel peut-être. Il convoqua ses affidés en grand conseil ; il leur exposa les raisons qu'il avait eues, fondées sur le témoignage des Zégris, pour faire prompte justice des Abencerrages. Il ne manqua pas de faux témoins pour attester, avec les serments les plus solennels, le crime de la sultane. Ce tribunal avait mission de régler avec lui le châtimement que méritait un outrage si infame et si rare.

La sentence, prononcée solennellement en présence des chefs et des vieillards, condamna la reine adultère à être brûlée vive, à moins qu'il ne se présentât, dans le délai de vingt jours, quatre chevaliers pour défendre son honneur. A ce terrible arrêt, les amis de la sultane, ceux qui vénéraient la mémoire d'Ibn-Hammed et du brave Ali-Altar, indignés, tirèrent leurs cimenterres, au milieu de la salle d'audience, et déclarèrent hautement s'opposer à l'exécution de cet arrêt de mort.

Et comme ils volaient déjà au secours de Zélin-da, le noble Muza se jeta au-devant d'eux, les

supplia de l'écouter, et, avec cette mâle éloquence qui ne le cédait qu'à sa bravoure dans les combats :
 « Votre valeur, dit le chef des Alabez, aurait beau
 « protéger la sultane, elle ne saurait la justifier aux
 « yeux de Grenade et de l'univers. Comment vien-
 « driez-vous attaquer ainsi l'équité de cette con-
 « damnation terrible, si vous n'osez remettre sa
 « cause au sort du combat, à la justice de Dieu ?
 « et la reine voudrait-elle accepter elle-même l'offre
 « de vos épées, si elle devait passer pour criminelle
 « dans l'esprit du peuple et dans sa propre con-
 « science ? »

Vaincus par les raisons de Muza, ces guerriers se hâtèrent d'inscrire leurs noms, à titre de champions, sur une longue liste, pour que Zélinda pût choisir les plus braves d'entr'eux : l'infortunée était déjà captive dans les murs de Comarès ; ce glorieux témoignage de sa vertu et de ses malheurs n'apporta néanmoins qu'un faible adoucissement à ses éternels chagrins ; malgré sa reconnaissance pour un dévouement aussi généreux, la trahison des Zégris la saisissait d'une telle horreur, qu'elle ne pouvait se faire à l'idée de voir se ranger parmi ses défenseurs aucun chevalier de leur tribu. Non ! elle préférait implorer la protection des chrétiens.

Elle savait quelle haute estime portaient à celui

qu'elle pleurait, le grand Aguilar et le galant chevalier Don Juan de Chacon, seigneur de Carthagène. Fidèles à la générosité de leur siècle et de leur pays, ces deux guerriers répondirent à son appel, plutôt avec la tendresse et la douce affection d'une sœur ou d'une mère, qu'avec cette énergie de soldats terribles et renommés comme ils étaient. Ils résolurent non seulement de défendre jusqu'à la mort la cause de cette princesse opprimée, mais encore de venger sur les cruels Zégris le massacre du brave Ibn-Hammed, que tous avaient appris à respecter.

Mais la folle ambition des princes, des courtisans flatteurs, des conseillers mitrés, déracinait de cette glorieuse terre d'Espagne, les plus belles vertus, les plus nobles qualités, même jusqu'à leurs pensées de courtoisie, pour jeter à leur place les amères semences de la discorde, de la persécution, du fanatisme. Toute l'élite de ces deux grands peuples dut passer à travers les flammes de Moloch.

L'heure terrible approchait; le brillant honneur ou l'ignominie de la condamnation allait surgir du choc des épées des champions et des chefs accusateurs. Le seigneur de Carthagène avait choisi ses trois frères armés, et soumis leurs noms à l'approbation de la belle accusée; ils furent acceptés, car

c'étaient Don Alonzo d'Aguilar ; Don Diégo de Cordoue et le généreux Ponce de Léon. A aucune époque Grenade n'avait offert un plus vif intérêt que dans l'occasion touchante et extraordinaire de ce combat.

Les Maures tenaient déjà la lice prête, quand soudain le cri de guerre, *San Iago*, retentit à leurs portes. Aveuglé par sa rage jalouse, non moins tremblant pour sa couronne, Abdallah s'avisa de prolonger l'heure de la vengeance et d'exciter l'ennemi à combattre. On sait quelle était sa position critique. Par sa faute, les montagnes, ces puissants boulevards de Grenade, ses villes, ses provinces étaient tombées au pouvoir des Espagnols ; rien n'avait pu résister à leurs nouvelles machines de guerre. La cité impériale était donc condamnée à lutter seule contre sa destinée. Moclin avait suivi le sort d'Illora ; Zagra, Baños et les autres places fortes envoyèrent leur soumission, car vainement auraient-elles demandé du secours à Abu-Abdallah ; les eût-il écoutées, absorbé qu'il était dans l'inutile conquête de l'Alhambra et dans le bonheur de régner seul sur les ruines d'un empire ?

Comme leur dernière heure approchait, les musulmans ne purent voir avec indifférence leur soleil s'abîmer à jamais dans les flots de l'occident.

Ligué avec les princes de Barbarie, Bajazet II prépara une expédition contre la Sicile; et des escadrons entiers de ces tribus intrépides, se répandirent sur les côtes africaines.

Sur ces entrefaites, Ferdinand, à la tête d'une brillante armée, marchait sur Cordoue, ravageant le territoire des Maures, tandis que d'autres troupes espagnoles balayaient les côtes voisines. Le roi avait cerné le port de Vélez-Malaga; là, il prit une position avantageuse qui dominait la ville; mais les Maures surent, par une sortie imprévue, le repousser; le jeter même dans le plus grand péril. Heureusement Ponce de Léon était là; suivi d'escadrons nombreux, appuyé de l'héroïque Lara et d'autres chevaliers; il tira Ferdinand de ce mauvais pas, et le mit en état de reprendre le siège. Des forts et des châteaux voisins, les Maures tombaient encore sur les convois, surprenaient les divisions écartées et ne laissaient aux chrétiens aucun moment de repos.

Vainement Cordoue fut sommée de se rendre; toutes les hauteurs de la Sierra recélaient de farouches montagnards qui ne craignaient pas d'attaquer le camp des Espagnols. Ils étaient soutenus par les sorties de la garnison. La lutte fut terrible des deux côtés; enfin les Maures furent repoussés avec une perte immense.

Les habitants de Vélez-Málaga partagèrent la consternation générale en apprenant, du brave Réduan, la déroute de l'armée qui marchait à leur secours. Celui-ci les exhorta à une défense désespérée, jusqu'à ce que la redoutable artillerie des chrétiens se fut emparée des hauteurs, et que les démonstrations hostiles d'un assaut les convainquirent de la nécessité de se rendre, bien que les valeureux Alcaydes voulussent s'ensevelir sous les ruines de la ville. Il fut très heureux pour les habitants que Réduan commandât cette place; car le comte de Cifuentes, qui n'avait point oublié le service que lui avait rendu précédemment ce guerrier, obtint en sa faveur de plus douces conditions qu'il n'eût pu l'espérer. Une fois maître de ce beau port, Ferdinand tourna ses armes sur Malaga, dont les forts et les retranchements tombèrent successivement en son pouvoir.

Le victorieux roi de Castille reçut bientôt l'hommage des députés de quarante villes; maître de Marbella, de Ronda, à l'ouest de Malaga; d'Antéquera, d'Albama, de Loxa, au nord; de Vélez, à l'est, il rendait la position de Malaga presque insoutenable; et pourtant c'était une puissante ville, fortifiée de boulevards naturels, d'une belle citadelle, de hautes tours, et pourvue d'une garnison

intrépide. Son site délicieux, son beau Vége, ses richesses, ses pompeux édifices, ses terres fertiles arrosées de ruisseaux, ses bocages et ses jardins suspendus ne pouvaient, sans un combat terrible, passer aux mains des Espagnols. Mais, après l'amère expérience des horreurs d'un long siège, un riche citoyen, Ali-Dordux, d'accord avec les principaux habitants, desira jouir des privilèges accordés aux autres villes qui s'étaient soumises. La fameuse tour de Gibralfaro n'était plus qu'un monceau de ruines, et le gouverneur, Muza-Ben-Conixa, cherchait à gagner du temps en négociations, quand les farouches bandes africaines, se croyant trahies, s'emparèrent de la forteresse d'Alcazaba, et passèrent au fil de l'épée la garnison et son brave commandant, propre frère de Muza.

Les négociations furent rompues; les Maures, se livrant à l'exaltation d'un courage aventureux, faisaient des sorties désespérées, et forçaient, coup sur coup, les retranchements de l'Espagnol. Mais la famine ne tarda pas à détruire l'œuvre de leur épée. Ali et ses amis dépêchèrent aux chrétiens un secret message, pour leur proposer de les faire entrer, de nuit, dans la citadelle, à l'insu des Africains. Déjà Dordux et les siens voyaient, du haut des murailles, revenir le messager porteur des promesses de

Ferdinand, qui leur garantissait leurs vies et leurs propriétés, quand un parti maure, le prenant pour un espion, s'empara de lui; tout allait se découvrir. Par un effort soudain, l'envoyé s'échappa de leurs mains, et se prit à fuir vers le camp chrétien; les Africains se mirent à sa poursuite. L'on comprend l'anxiété des habitants pendant cette lutte fatale, car ils auraient infailliblement payé de leurs têtes la découverte de cette trahison. Comme il franchissait la limite du camp, le soldat qui le suivait de plus près tira sur lui, l'atteignit entre les deux épaules; quoique mortellement blessé, le Maure, fidèle, continua de fuir, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint le camp ennemi; et il tomba mort à l'entrée du pavillon royal.

A la nuit, quelques Espagnols, introduits dans le château de Gibralfaro, ouvrirent les portes à leurs troupes; il s'en suivit une scène terrible de carnage. Les Espagnols respectèrent les jours d'Ali Dordux et des habitants; mais la garnison fut passée au fil de l'épée.

Ali fut chargé de recueillir la rançon des infortunés citoyens; un certain nombre d'entr'eux fut emmené en captivité. Pendant ce temps, le vil Abdallah envoyait complimenter Ferdinand de sa conquête. Insultant aux souffrances de ses sujets, il

intercepta les forces qui venaient à leur secours sous la conduite d'El-Zagal, et, le repoussant même, il ouvrit les portes de sa capitale, croyant follement qu'une si basse trahison lui rendrait le vainqueur propice.

Ferdinand pouvait, dès ce moment, s'emparer à-la-fois de Grenade et attaquer le reste des villes au pouvoir d'El-Zagal. Fidèle à sa politique, il s'en tint au moyen le plus lent, le plus sûr, celui de faire sommation à Baza, à Almería, à Guadix, à Véra et autres places fortes, avant de tomber sur la capitale. Véra, Mujacar, Vélez-le-Roux, ouvrirent leurs portes; car la ruine de Malaga les avait glacées d'effroi. Cependant El-Zagal luttait vigoureusement pour maintenir sa puissance; il défit les chrétiens devant Taberna; fut non moins heureux du côté d'Huescar, de Baza; c'est dans un de ces combats, qu'il tua le grand-maitre de Montésa, qui appartenait, par les liens du sang, à l'illustre maison de Castille.

Furieux d'un tel échec, qui arrêtait sa marche triomphante, Ferdinand leva armée sur armée pour mettre à exécution son grand projet. En 1489, à la tête de cinquante mille fantassins, de douze mille chevaux, il sortit de Jaen etresserra en même temps son alliance avec Abdallah. Telle était la basse sou-

mission du Maure, qu'il consentit même à recevoir dans Grenade une garnison espagnole, dès qu'il crut pouvoir, grace au roi chrétien, soumettre les villes qui gardaient fidélité à El-Zagal. Tremblant que le vainqueur de Baza et d'Huescar ne vint de nouveau lui enlever sa couronne, il préféra la chute de son pays au triomphe de son rival. Le Cid Yahia, prince noble et généreux, prit, avec dix mille vieux soldats, le commandement de Baza à la place d'El-Zagal.

Ferdinand eut besoin de réunir toutes ses forces pour l'attaquer. Le siège fut long et sanglant ; la bravoure héroïque de la garnison faillit écraser l'ennemi : mais tant d'efforts devaient se consumer par eux-mêmes. Au bout de six mois, le Cid écrivit à son oncle que la famine commençait, que les habitants menaçaient de se révolter, et que, faute de secours, il serait forcé de capituler. Appréciant le courage et les talents de ce prince, El-Zagal s'affligea de ne pouvoir voler à son aide ; car ses efforts, tout grands qu'ils fussent, se trouvaient paralysés par Abdallah. Sa réponse à son neveu fut une prière de tenir tant qu'il le pourrait. Alors on entendit dans Baza des sanglots, des cris de désespoir. L'alcayde Mohammed-Hassan envoya le Cid, avec des propositions, au camp des chrétiens. Ce guerrier

obtint que les habitants, considérés comme sujets du roi d'Espagne, conserveraient leur liberté et leur culte : promesse qui tira d'un abîme de maux cette cité malheureuse, et engagea les autres villes à suivre son exemple.

L'entrevue du prince avec Ferdinand et Isabelle eut de singuliers résultats : le respect que lui inspirèrent ces monarques fut tel, que le Cid Yahia jura de ne plus jamais tirer l'épée contre les chrétiens, qu'il accepta une juridiction étendue sur les villes et les terres, et déclara même qu'il ferait tous ses efforts pour inspirer à El-Zagal les mêmes sentiments.

Ses raisons furent aussi persuasives auprès des vieux soldats que d'El-Zagal lui-même, tout désespéré qu'il fût. Il lui démontra l'inutilité d'une guerre contre les Espagnols et leurs propres compatriotes. « Votre vaine résistance, dit-il, ne ferait que hâter la ruine de l'empire. Mieux vaut vous fier à la générosité des chrétiens, et ne plus chercher à vaincre la destinée qui présida à la naissance d'Abdallah. Nous la pensions tout-à-fait accomplie, quand ce tyran tomba prisonnier à Lucéna ; mais, hélas ! que d'infortunes depuis ce jour-là ! que de malheurs prépare l'avenir ! Pour moi, je me courbe sous la volonté d'Allah ; en unissant le trône d'Ara-

gon et celui de Castille, il a voulu que la couronne de Grenade parât le front de Ferdinand. C'est écrit; refuserez-vous donc de vous soumettre à notre saint Prophète?»

Après un long et morne silence, El-Zagal, poussant un profond soupir, s'écria : «*Allahuma, subhana hu!* je vois, mon cher Yahia, qu'Allah s'est levé contre nous; car, par le feu et la haine qui embrasent mon ame, cette main aurait vengé notre liberté, si le Dieu de notre Prophète n'eût pas voulu qu'il en fût autrement! Traitons donc avec l'ennemi; c'est la volonté d'Allah, non la mienne!»

Les deux princes se rendirent en hâte au camp de Ferdinand, peu distant d'Almérie; ils furent reçus avec la distinction que leur avaient si bien méritée leur brillant courage et les héroïques efforts qu'ils avaient faits pour sauver la patrie. Le roi de Castille concéda de puissants domaines à El-Zagal; il lui laissa son titre de roi. Les habitants d'Almérie, de Guadix, ceux de Baza même, admis aux privilèges des sujets castillans, se trouvèrent déchargés de ces lourds tributs que leur imposaient les rois de Grenade.

L'étrange changement de fortune des Maures fut rapide au point d'étonner même les chrétiens. On ne saurait peindre la consternation de Grenade, des

viles voisines de tout son territoire. Les nouveaux sujets du monarque chrétien se félicitaient de s'être soustraits au terrible fléau de la guerre ; leur exemple ne fut pas sans influence : un grand nombre de chefs s'empressèrent d'envoyer leur soumission et leur serment de fidélité au camp d'Almería.

A Grenade, la douleur du peuple, en voyant l'étendue de ses maux, ne connut plus de bornes. Selon leur usage, les habitants s'exhalèrent en murmures de révolte. Abu-Abdallad n'était plus qu'un traître au pays, un musulman infidèle, un renégat ! Après avoir poussé des cris de rébellion, la foule s'arma et se précipita sur l'Alhambra. Les scheikhs, les alcaydes, les faquirs se jetèrent au-devant de ce peuple exaspéré ; mais leurs efforts purent donner à peine le temps à Abu-Abdallah de se retrancher dans les murs de la forteresse.

Tandis qu'on se préparait à l'assiéger dans son palais, Abdallah informa secrètement de son danger ses alliés chrétiens. Leur politique mit à profit cette heureuse circonstance. Ferdinand eut bientôt réuni des forces suffisantes pour marcher au secours de son tremblant satellite, de son vil esclave. Il ravagea avec impunité les villes les plus riches et les hameaux qui dépendaient du territoire de Grenade. La terrible nouvelle de cette invasion fit plus

sur l'esprit de la populace que l'éloquence de ses scheikhs ; elle redevint calme et paisible , comme si elle eût été gouvernée par le meilleur des monarques.

Tel fut le moment choisi par les souverains de Castille pour exiger l'accomplissement du traité. Ferdinand somma son fidèle allié de lui remettre les clefs de Grenade. Le Maure pusillanime vit enfin alors la profondeur de l'abîme creusé sous ses pas. A son tour , manquant de parole à un maître perfide lui-même , il implora la protection du peuple qu'il avait si cruellement trahi. Il répondit à Ferdinand avec un certain degré de foi punique , digne du souverain à qui il avait affaire , que , desiréux d'accomplir à la lettre la teneur des conventions , il en était empêché par les nobles et le peuple ; qu'en conséquence il conjurait son allié de se contenter des conquêtes qu'il avait déjà faites.

C'est ici que commence le mémorable siège de Grenade.



VIVA REMBLA.

Il est, à l'exception de Zacatin, peu de places à Grenade, qui aient subi moins de changemens que celle de *Viva Rembla*. Les maisons et les boutiques sont, pour ainsi dire, comme au temps des Maures. Toujours même aspect, même activité.



IX

LE BUCHER DE VIVA RAMBLA.

DEPUIS la fin déplorable du chef des Abencerrages, tous les regards s'étaient tournés sur le brave Muza-Ben-Gazan, maintenant le seul espoir du peuple de Grenade. Renommé pour son indomptable vaillance et son adresse dans tous les exercices militaires, il possédait, en outre, les talents qui caractérisent le général consommé. Redouté des ennemis sur le champ de bataille, la douceur de ses manières, ses agréments extérieurs, sa bonne mine avaient fait de lui le héros favori des belles, et l'objet des chants de guerre ou d'amour des poètes de l'Andalousie.

Lorsque Ferdinand fit, pour une seconde fois, sommer les défenseurs de Grenade de déposer les armes et de recevoir garnison espagnole dans la place, les yeux du brave Muza étincelèrent de fureur. Ses sentiments d'indignation furent partagés par tous les émirs, les chefs de tribu, les guerriers blanchis dans les combats, et les représentants des

familles chez qui la gloire personnelle rehaussait encore l'éclat d'un grand nom. « Sommes-nous donc, s'écria l'impétueux chef avec une amère ironie; sommes-nous des hommes, ou de faibles femmes, pour que le roi de Castille ose nous parler de la sorte? Ne sommes-nous pas nés pour manier la lance et le cimenterre? Pense-t-il que nous ayons besoin de ses leçons pour savoir comment on triomphe de ses ennemis? Voici nos armes, que ne vient-il les prendre? Pour moi, un tombeau sous les murs de Grenade me paraît mille fois préférable à une couche moëlleuse dans les somptueux palais de Ferdinand-le-Catholique, s'il fallait l'acheter au prix d'un honteux esclavage.

Le généreux enthousiasme du Maure gagna bientôt tous les rangs, et Grenade se réveilla de sa terreur panique pour courir aux armes. On n'entendait par-tout que bruits de guerre. Les scheikhs et les chefs, Muza à leur tête, prirent la direction des affaires publiques; tous les habitants, sans distinction d'âge ni de rang, brûlaient de se signaler et de répondre dignement, sur le champ de bataille, aux insultantes sommations du monarque castillan. De toutes les bouches sortaient des imprécations contre les traîtres El-Zagal et Cid-Yahia, dont on voyait flotter les étendards réunis à ceux d'Aragon

et de Castille. L'indignation contre ces deux déserteurs de la cause de l'islamisme était bien plus violente qu'elle ne l'avait été contre Abdallah, bien que ce dernier fût la cause de cette double défection; mais il entraînait maintenant dans la politique du peuple de Grenade de le ménager; on le respectait à cause de la position qu'il avait osé prendre. Muza profita de ces heureuses dispositions populaires pour réconcilier les intérêts du souverain et du peuple et les réunir en une seule pensée, celle d'une résistance vigoureuse contre l'ennemi commun.

Tel était l'enthousiasme qui enflammait toute la jeunesse de Grenade, les escadrons de chaque tribu, l'armée toute entière, qu'on se fût cru transporté aux plus beaux jours de la gloire musulmane. C'est au point que les Maures se jugeaient invincibles; que Ferdinand lui-même craignit d'engager aucune action sans avoir l'assurance de triompher à l'aide de forces infiniment supérieures à celles des infidèles; qu'il défendit même, sous les peines les plus sévères, d'accepter un seul combat singulier, de se livrer aux moindres escarmouches.

Muza, qu'indignait un pareil édit, poussa en avant de Grenade ses légions aventureuses; il leur fit balayer les plaines, les vallons, les montagnes, jus-

qu'aux murs des cités que les chrétiens tenaient en leur pouvoir; il revint chargé de butin et de trophées dans la capitale. Ces trophées, c'était des captifs, des bannières! avec quelles acclamations ne les accueillit-on pas aux portes de la ville impériale! Quel spectacle que ces étendards d'Aragon et de Castille flottant du haut des mosquées et des tours! Les portes d'Elvire, qu'on avait jusqu'alors tenues fermées très soigneusement, Muza voulut qu'elles restassent désormais ouvertes. Les sentinelles, les estafettes, les adalids étaient en un mouvement perpétuel; les escadrons toujours prêts, au premier signal, à se répandre dans la plaine. De tous côtés le nom de Muza devenait un objet de terreur aux avant-gardes des chrétiens. Ferdinand, avec sa prudence accoutumée, prit le parti, vers la fin de l'automne, de se renfermer dans ses retranchements en attendant de nouveaux renforts; le fertile Véga cessa donc d'être foulé par le pied de l'Espagnol. « Lassons-les, se disait Ferdinand en se repliant ainsi devant le Maure; la famine et notre artillerie feront le reste. »

Cependant Muza, le protecteur du souverain et du peuple, ne négligeait rien pour mettre Grenade sur le pied de défense le plus imposant. Une fois tous ses préparatifs achevés, il donna mission aux

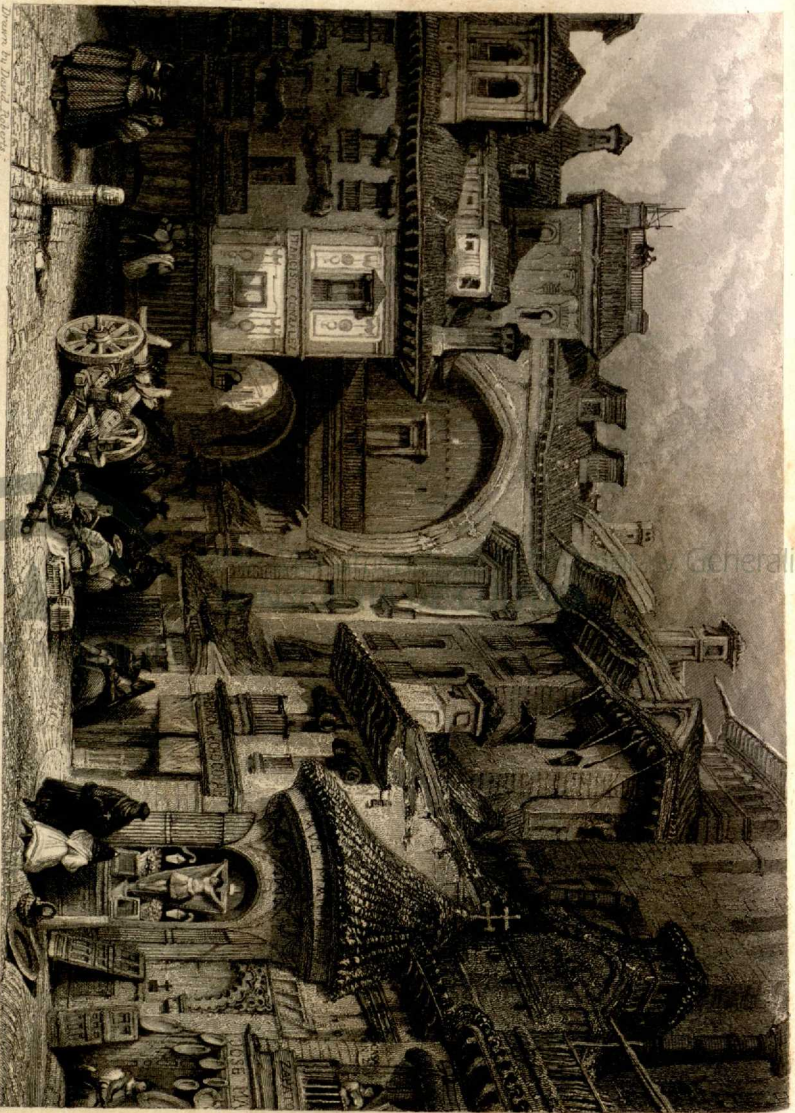
derviches et aux faquires de répandre l'enthousiasme parmi les fidèles, d'exalter leur valeur par la perspective de ce paradis délicieux, dont les célèbres jardins d'Yram et les palais d'or du roi Shedad ne pouvaient leur donner qu'une bien faible idée. Le vieil esprit des musulmans se réveilla; les villes conquises, les provinces menacées tournèrent un regard de sympathie vers Grenade. Guadix se révolta même et les districts sous la domination d'El-Zagal se soulevèrent à leur tour et forcèrent le lâche à se réfugier dans le camp des chrétiens.

Furieux de voir échouer ainsi ses plans de conquête, Ferdinand se mit à ravager de nouveau les hameaux et les villes. Deux fois il porta la désolation jusqu'aux portes de Grenade; il ne laissa sur son passage aucune trace de végétation : plantes, moissons, troupeaux, tout fut enveloppé dans une ruine complète. De si horribles déprédations ne pouvaient demeurer impunies. Muza convoqua tout aussitôt les chefs et les tribus de l'empire, et, leur présentant Abdallah, il leur annonça hautement que leur monarque avait cessé d'être l'allié du perfide Ferdinand et qu'il allait les conduire une fois encore sur le champ de bataille. Les escadrons de Muza rentraient dans ce moment à Grenade chargés des dépouilles et des étendards de l'ennemi. L'air re-

tentit alors des plus vives acclamations. C'était là, chez les Maures, un heureux augure pour la campagne qui allait s'ouvrir, campagne décisive et la plus terrible dont les annales du pays conservassent la mémoire.

L'heure de la vengeance avait donc sonné; mais, par une fatalité cruelle, le jour était aussi venu qui devait décider du destin de l'infortunée Zélinda. Le sort en était jeté. Le malheureux décret d'Abdallah devenait irrévocable; l'honneur de la reine, lui-même, exigeait que ce funeste sacrifice s'accomplît.

Déjà la magnifique place de Viva Rambla est décorée de toute cette pompe solennelle des Ordalies chez les Maures; des appels sont faits, tout le long des rives du Duéro, au peuple, pour se rassembler sur ce triste champ d'honneur. Morne spectacle qui contrastait étrangement avec les rians apprêts des vieux tournois! Dans ce jour néfaste, point de groupes joyeux, point de riches emblèmes, point de ces mille devises d'amour flottant au gré des vents; mais un sombre appareil de guerre, un silence de mort, des murmures étouffés, une atmosphère épaisse; du deuil par-tout, sous les yeux, au fond des cœurs. Puis, au milieu de cette foule superstitieuse, tremblante, un santou au regard sauvage, s'agitant comme possédé d'un terrible esprit



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. Alton.

MOORISH GATEWAY LEADING TO THE GREAT SQUARE OF THE VIVA RAFAELA.

Printed by Agost & Mansel.

London, 1845, published by Agost & Mansel, Strand.

de révélation, gravissant l'échafaud au milieu d'effrayantes convulsions !!! Quel objet d'inexprimable terreur pour la multitude ! Ses genoux tremblent, ses lèvres se contractent ; il murmure je ne sais quels sons étranges, inconnus, cabalistiques, devant un être invisible, sur lequel ses yeux sont fixement attachés, au milieu d'une sorte de frénésie prophétique.

Alahuma subahana hu! s'écrie-t-il enfin, avec un accent de désespoir sauvage. Malheur ! malheur sur nous, sur notre race, condamnée à parcourir les voies de la douleur, du crime, de la mort ! Mais, qu'est-ce que la mort ? Heureux seriez-vous de mourir ! mais vous vivez, enfants d'Allah, vous vivez, prédestinés à l'esclavage, vous vivez pour souffrir mille morts. Car il triomphe, il triomphera toujours de vous, cet Éblis, cet Éblis redoutable, ce prince de l'air, de la terre, des eaux et du feu. Une fois, je l'ai vu ; je le vois encore maintenant ; il se balance sur vos têtes, porté par les ailes de la mort, poussant des hurras sauvages ; il est parmi vous, il trône sur ce bûcher funèbre. O Éblis ! mon œil est fixé sur toi ; le tien l'est sur nous ; sur nous, car tu te réjouis des malheurs qui nous menacent ; le poison de ton souffle pèse sur le monde ; tu as voilé, des ombres du trépas, une victime infortunée de

l'amour. Je vois briller l'acier, j'entends le cri fatal; et toi, te voilà triomphant! ton regard est railleur, ton rire infernal, et tu nous cries : « Malheur à Grenade! Pour elle, dans la nuit des âges, des fers, des larmes, du sang! »

Le santon a jeté ces derniers mots à la foule, et disparaît à tous les yeux.

Le peuple venait de détourner ses regards de l'échafaud funèbre, quand un autre spectacle, non moins déchirant, vint frapper ses yeux. En longs habits de deuil, en manteaux noirs, s'avancait le triste cortège de la reine, précédé d'une escorte de farouches Africains. À sa tête, marchaient le président et les juges de la lice; puis, entourée de ses amis fidèles, de ses serviteurs éplorés, venait l'infortunée reine, la tête penchée, les joues pâles, les mains élevées dans l'agonie de la prière. De tous côtés, la foule attristée se rangeait pour laisser passer le char funèbre. La reine atteignit enfin le bûcher. Un frissonnement soudain saisit tous les spectateurs de cette scène révoltante, quand les coursiers se furent arrêtés devant le fatal échafaud; les juges conduisirent l'accusée au siège de parade, décoré des sinistres symboles du crime et du malheur. Lorsque, soutenue par Muza, elle eut atteint le lieu fatal, elle se jeta à genoux devant le peuple, comme en

appelant Allah, ses enfants, pour lui rendre justice, ou pour avoir pitié de ses souffrances; l'air retentit de cris et de lamentations.

Les juges ont déjà proclamé la fatale sentence; et quoique le grand Muza présidât la lice en personne, il fut accueilli de murmures et de malédictions. Cependant la sultane s'était évanouie dans les bras de la noble fille d'Aben-Kassim; le peuple, dans son admiration, fit éclater un tonnerre d'applaudissements, comme s'il voulait attester ainsi la foi qu'il avait dans l'innocence de sa reine. Tous les regards étaient fixés sur le groupe de femmes qui rappelaient à la vie l'infortunée Zélinda, quand le son du clairon frappa les oreilles des assistants; puis soudain, armés de pied en cap, couverts de sombres panaches; et montés sur des coursiers andalous, apparurent les mornes accusateurs de la reine. Sur leurs boucliers, surmontés de deux épées teintes de sang, étaient blasonnés ces mots: « Nous les tirons pour la vérité! » Après avoir salué les juges et détourné les yeux en passant près de leur victime, ils allèrent se ranger au bout de la lice.

Pendant le moment de silence qui suivit, chaque oreille se pencha vers la plaine, avide de saisir, dans le lointain, le premier écho du cor castillan; vous eussiez entendu le pas le plus léger de femme, le plus doux murmure de la brise.

Cependant les heures s'écoulaient ; l'inquiétude et le mécontentement se peignaient sur tous les visages : tous les yeux étaient tournés vers la barrière, et nul champion ne se présentait. Deux heures encore, et le bûcher allait réclamer sa victime. Enfin le bruit se répand que la sultane, absorbée dans son désespoir, a négligé de faire savoir à ses défenseurs l'heure désignée pour le combat. Tout devient confusion et douleur ; Muza-Ben-Gazan et ses amis, Ali-Fahar, Azarque, Almoradi, conjurent la reine d'accepter leurs épées ; mais celle-ci, confiant sa cause à la suprême justice, refusa leur offre. A peine remarquait-elle la confusion et la terreur croissante des imans, des juges et des spectateurs. Toutefois les heures s'écoulaient toujours ; la pitié du peuple ne se manifestait déjà plus seulement par des clameurs et des menaces, mais cette multitude mesurait, avec des regards enflammés, cette troupe farouche qui environnait l'échafaud ; cinq fois les juges ont, aux quatre coins de la lice, appelé à haute voix les champions, et conjuré de nouveau l'accusée de les prendre pour défenseurs... Tout-à-coup un bruit de chevaux se fait entendre près de la porte d'Espagne. Avec une explosion de joie, tous les yeux des spectateurs se dirigent vers l'extrémité de la barrière ouverte. Ce sont quatre cavaliers turcs, qui, d'une

course rapide, s'élançant sur la *Viva Ramblà*. L'un d'eux arrête son fier barbe devant les juges ; et demande à leur chef la permission de parler à l'accusée ; puis il s'agenouille aux pieds de celle-ci, et dépose sur ses genoux la lettre qu'elle avait envoyée au seigneur de Carthagène ; car c'était lui-même, suivi du fameux Ponce de Léon, d'Aguilar, de Diégo de Cordoue, tous heureux de profiter d'une si noble occasion pour prouver leur dévouement à l'innocence et à la beauté. Chacun des combattants, le regard assuré, la lance en arrêt, s'arrêta, mesurant de l'œil le Zégri qu'il s'était choisi pour adversaire.

Les juges ayant solennellement déclaré que la reine acceptait l'épée des cavaliers turcs, firent aussitôt sonner la charge par vingt clairons. Cette attaque fut terrible, son issue long-temps incertaine ; enfin le seigneur de Carthagène désarçonna le farouche Mahandon-Gomel ; Ponce de Léon blessa Ali-Hammed-el-Zégri, alors que don Alonzo, avec un bonheur égal, renversait le traître Mohammed-Zégri, l'instigateur de ce fatal complot. Mais Diégo de Cordoue, ne pouvant résister au terrible Moctader, allait tomber sous ses coups, quand Alonzo, mettant la pointe de son poignard sur la gorge d'El-Zégri, le somma de dire toute la vérité, si la vie lui était encore chère. ●

Ce fut alors qu'El-Zégri avoua cette haine secrète qui l'avait poussé à conspirer contre l'honneur de la reine, afin de perdre plus sûrement les Abencerages, et de gagner, pour les siens et lui, la faveur exclusive d'Abdallah. Sa voix mourante venait à peine de proclamer l'innocence de la reine, qu'il expira.

Mais le président de la lice avait pris, par écrit cet aveu solennel; il le proclama à haute voix, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens. Le peuple se préparait à célébrer par des fêtes la joie que lui causait cet événement. La cour s'avança pour conduire en triomphe la reine à l'Alhambra; Abdallah lui-même, dont le repentir était sincère, tomba aux pieds de son épouse outragée, s'efforçant par ses larmes d'expier sa faute et d'obtenir son pardon.

Mais, ô désespoir ! quand Zélinda vit le monarque à ses pieds, elle frémit, un cri d'horreur sortit de sa poitrine; on vit aussitôt briller dans sa main un poignard qu'elle s'enfonça dans le cœur, en murmurant le nom de son cher Ibn-Hammed, et jetant sur le roi le même regard de reproche que le Zégri mourant. Elle tomba sans vie dans les bras de ses jeunes amies en pleurs, au milieu de la douleur et des lamentations de toute la multitude, qui ne rappelaient que trop l'étrange prophétie du santon !

Mais ce chagrin, cette indignation firent bientôt place à de nouvelles alarmes. Une flotte, commandée par le renégat Alnayar, ravageait alors la côte d'Adra. Voici comme eut lieu cet événement : les habitants, d'heure en heure, attendaient des secours d'Afrique ; à l'aspect de ces signaux trompeurs, de ces costumes mauresques, ils firent éclater leur joie, et coururent ouvrir leur port ; en ce moment même, du côté de la terre, le Cid Yáhia se précipitait sur la ville. Surpris par cette double trahison, la garnison et les habitants demeurèrent un instant comme frappés de la foudre ; puis, courant aux armes, ils vendirent chèrement leur vie et leur liberté à ces traitres. Castel-Ferruh, les nombreuses villes des Alpuxarras et le territoire d'El-Zagal partagèrent le même sort ; alors que Ferdinand, à la tête de toutes ses forces réunies, venait, avec une nouvelle fureur, ravager pour la troisième fois la malheureuse capitale.

Le château-fort de Roma, distant de deux lieues, devint la proie d'une trahison de Ferdinand et de ses nouveaux alliés. Une troupe mauresque, emmenant des chrétiens captifs, se présenta devant les portes comme poursuivie par l'ennemi. A l'aspect des turbans et des cimenterres, les sentinelles se hâtent d'ouvrir. Une fois maîtres des cours et des créneaux ;

ces Maures perfides donnent le signal de l'attaque au prince Yahia et à ses lâches soldats: Les clefs du château furent remises à Ferdinand, comme première offrande de ce renégat déshonoré; et les malédictions de Grenade tombèrent, de toutes parts, sur sa tête.

Après une trahison aussi noire, les habitants de Grenade ne virent plus de salut que dans l'appui de Boabdil et de son brave Muza. Une foule de partisans, venus des montagnes et des villes, court se ranger sous leur étendard; et la grande place de *Viva Rambla* se remplit de toutes ces brillantes légions, jusqu'à ce qu'elles se répandissent le long des rives du Duéro. Tout Grenade rétentissait du son des clairons, du roulement des tambours. Ferdinand s'était campé à deux lieues de Grenade, près des fontaines de Guétar, avec quarante mille fantassins et dix mille chevaux. Près des Alpuxarras s'élevait le formidable château d'Alhendin, commandé par le vaillant Mendoze de Quexada; la position de ce château était singulièrement dangereuse pour Grenade. Muza l'attaqua avec un courage désespéré; en dépit de ses immenses murailles, il avait résolu de le prendre d'assaut. Mendoze voyait toute sa garnison périr à ses côtés; il se rendit au roi maure, lorsqu'Alhendin n'était déjà plus qu'un

monceau de ruines. Presque incontinent, Muza porta ses armes contre les forteresses de Marchéna et de Bulduy; les montagnards, apercevant sa bannière dans la plaine, excités d'ailleurs par leurs fauqs et leurs derviches, se hâtèrent d'aller grossir ses rangs. Convois et renforts, tout fut intercepté, et Alcala-la-Real faillit, par un coup de main, tomber au pouvoir des Maures.

Le redoutable port de Salobreña, fortifié de hauts rochers, devint bientôt l'objet des vœux de Muza. Il s'avance à marche forcée sur la place, surprend et charge la garnison dans la citadelle, tandis que les habitants se lèvent en masse à la vue de ces braves guerriers, restés fidèles à leur patrie. Sur ces entrefaites, le gouverneur de Vélez-Malaga et Fernando Pulgar, renommé par ses exploits, appellent à leur secours les forces de la frontière; mais déjà le Maure s'est rendu maître absolu de la ville. Le château seul tient encore; car les Espagnols y voient flotter l'étendard de Castille. Au milieu de la nuit, Pulgar, à la tête d'un corps de vétérans, attaque le camp des Maures, pour se frayer sur-tout un passage dans la citadelle, et la mettre en état de résister jusqu'à l'arrivée de Ferdinand, qui s'avance avec une armée formidable, et va couper infailliblement toutes les communications de Muza avec la

capitale. Le combat fut terrible ; mais, en général expérimenté, Muza tourna soudain la position de Pulgar, et s'en alla diriger sa course rapide vers les forteresses que défendaient les traitres Yahia et son fils Alnayar; il les détruisit. Laisant par-tout des traces redoutables de son passage, il revint à Grenade, chargé de dépouilles et de trésors, à travers les défilés des Alpuxarras.

Dans sa marche triomphante, ce chef intrépide avait vaincu les plus habiles généraux de Ferdinand. Abdallah, plein de reconnaissance, lui adressa donc ce discours dès qu'il le vit entouré des chefs et du peuple : — « Vous, vous seul, êtes le dernier appui de l'empire ; vous et vos braves soldats, pouvez laver nos injures communes dans le sang de l'infidèle, rendre la gloire à notre religion, la dignité au trône, l'honneur à nos femmes, l'espoir à nos enfants. Muza ! soyez notre dictateur. »

Muza justifia bientôt la haute confiance de son souverain. Aussi ardent que sage, il donna soudain ses ordres, assigne à chacun sa place ; il a compris de suite toutes les ressources d'une guerre défensive. Il se réserve le poste le plus périlleux, et veut commander une première sortie de concert avec Réduan, Mohammed-Ben-Zaida et leurs belliqueux escadrons. Le prince Almanzor attend de son côté



Drawn by David Roberts

Engraved by J. E. Walker

THE BRIDGE OF RONDA.

London, Published Oct. 26. 1831, by Robert Jennings & Co^{rs}, Cheapside.

Printed by Lloyd & Barnard.

l'ennemi de pied ferme ; le terrible Zégri , Abdel-Kérim , s'est chargé de la défense des créneaux. Chaque fort , chaque tour , chaque quartier de la capitale est confié à un chef habile. Des places de travail , d'honneur , de fidélité , sont assignées à chaque soldat , à chaque citoyen ; car , en ce péril extrême , tout habitant est soldat. Il fut décidé que , chaque jour , trois mille vétérans sortiraient de la ville sous la conduite de Mohammed-Ben-Atar , fils du vieil alcaÿde , pour protéger l'entrée des approvisionnements dans Grenade , d'autant mieux que Muza exécutait des sorties terribles pour concentrer sur lui toute l'attention des ennemis. Il se livra plusieurs combats sanglants dans les Alpuxarras et dans les défilés de la grande Sierra de Ronda. Ces *escarmouches se renouvelèrent aussi fréquemment sur le pont de cette ville en ruine. La confiance qu'avaient les Maures en leur illustre chef était telle que , pendant plusieurs mois que dura ce terrible siège , les portes d'Elvire et du Xénil restèrent constamment ouvertes. Ferdinand reconnut bientôt qu'en ces diverses rencontres , les musulmans avaient toujours l'avantage. Les pertes qu'il faisait étaient considérables. Il prit donc le parti de dresser de nouveaux camps , comme aussi d'élever des retranchements dans la plaine , afin de protéger ses

troupes. Il mit en même temps à l'ordre du jour la consigne expresse de ne plus sortir sans son ordre. Muza vit bien que Ferdinand se fiait moins à son épée qu'au temps pour asservir les Maures. En effet, la belliqueuse ardeur de ceux-ci devait infailliblement s'éteindre, privée d'exploits, faute d'aliment. Muza tourna toute l'activité de son génie vers un plan qui pût déjouer le monarque et tourner contre lui ses propres armes. Il ne s'agissait de rien moins que d'enfermer le monarque castillan dans sa nouvelle ville de Santa-Fé, et de renverser ses retranchements.

A la tête de toutes les forces de Grenade, Muza pousse en avant ses escadrons, prend position dans la plaine. Aussitôt le clairon et le tambour donnent le signal de l'attaque; mais Ferdinand a prévenu son dessein; il jette à son tour entre Santa-Fé et les Maures, un corps d'armée imposant, pour prouver à l'ennemi que, s'il se tient renfermé dans son camp, ce n'est point par crainte. Les Castellans soutiennent l'attaque avec fierté; et le Véga ravagé devient l'arène d'un sanglant combat, où, de part et d'autre, chefs et soldats font des prodiges de valeur. Terrible sur-tout fut le choc des escadrons, quand les Maures se précipitèrent; avec l'énergie du désespoir, dans les rangs serrés de l'ennemi en poussant le vieux cri

de guerre : « *Allah! Illah! Allah!* » Le combat devint général; attaque, retraite, charge soudaine: tout ce qu'il y avait de ruses et de stratagèmes dans l'art militaire des Maures, fut alors déployé par Muza; c'est ainsi qu'au plus fort de l'action, son escadron tournait tout-à-coup bride et prenait la fuite; aussitôt l'artillerie mauresque, mise à découvert par cette manœuvre, foudroyait la cavalerie castillane; puis, l'escadron fuyard revenait fondre, avec une nouvelle fureur, sur les rangs espagnols à moitié rompus et dispersés. Ceux-ci furent contraints de se replier sur Ponce de Léon, au cri de San Iago! Les Maures, désespérés de se voir arracher la victoire, firent des efforts inouïs pour soutenir la charge de la vieille infanterie espagnole, si supérieure à la leur. Par-tout Muza, par-tout le roi au fort de l'action, à la tête des charges successives de la garde africaine; Almanzor déploya lui-même toute son habileté, pour reformer, rallier, retenir son infanterie devant l'ennemi. Cette bataille pouvait être décisive; les monarques chrétiens s'agenouillèrent en prière, ainsi que leur cour, les courtisans, les prêtres ayant à leur tête leur vénérable archevêque. Enfin, malgré son courage héroïque, les ressources de son génie, le secours de ses escadrons et de ses tribus, la gloire

de Muza fut soudain obscurcie par un revers.

En butte à un torrent d'ennemis, il ne put les empêcher de se rallier, d'échelonner leur ligne de manière à mettre en péril sa jonction avec Grenade. Il lui importait donc de ne pas perdre un seul pouce de terrain, quand son infanterie, saisie tout-à-coup d'une terreur panique, tourna le dos et prit la fuite. En vain ce prince, les faquirs et les santons qui s'étaient mêlés dans leurs rangs cherchèrent à les rallier; les uns se sauvèrent dans la capitale, d'autres allèrent se cacher dans les montagnes et dans les bois. Leur terreur fut si étrange que les prélats chrétiens ne manquèrent pas de l'attribuer à l'efficacité des prières de leurs souverains.

Alors, transporté d'indignation, Muza fut forcé de regagner les portes de Grenade, présentant encore avec dédain un rempart de cimenterres pour les fermer au nez de l'ennemi. Toutefois Muza ne courba point encore son front; et Grenade conserva une attitude fière au jour de son désespoir. De terribles sorties faites de nouveau sur le camp retranché de l'Espagnol, semant l'effroi et le carnage au sein de ses fortifications, signalèrent l'indomptable courage de Muza et de ses escadrons. L'ordre réitéré de Ferdinand d'éviter toute escarmouche et tout engagement fut la preuve de la terreur qu'inspirait la

cavalerie mauresque, alors que l'arrivée d'Isabelle et de sa cour dans cette *ville de foi* prouvait en même temps la ferme résolution de pousser à bout la patience de l'ennemi.

Le camp chrétien présentait une scène de joie et de fête, car la reine le traversait sur son coursier. En entendant ces cris d'âlégresse, Muza se tourna vers ses vaillants escadrons et leur cria : « C'est maintenant qu'il nous faut combattre ; si nous cédions le coin de terre où nous sommes, nous perdriions avec lui notre pays et notre nom. » — Il a dit, et se précipite sur les retranchements, attaque les faubourgs de Santa-Fé, jette d'injurieux défis jusqu'au milieu du camp, allume à un tel point le sang castillan, qu'en dépit de Ferdinand, il attire dans la plaine de nombreux combattants qui pour la plupart tombent victimes de sa bravoure et de leur témérité. Souvent les Maures brisaient les barrières ; et, par prouesse, c'était à qui enverrait plus loin dans l'intérieur du camp sa javeline sur laquelle était fixé un défi, ou quelqu'autre missive insultante.

Dans ces combats singuliers nul n'acquît plus de renommée que le prince Almanzor, et l'africain Alamar ; et bien plus que tous, un jeune chef de Bérébères, la plus indomptable de toutes les tribus

du désert; cet Hassan-Omar-Fahar égala presque la renommée d'Antar. Il avait été le premier à conduire ses soldats sur le rivage méridional de la bien aimée Grenade; une courageuse héroïne, accoutumée aux dangereux exploits de la chasse au lion et à la panthère, couverte d'éblouissantes armes, avait fait vœu de partager les périls de son amant et la fortune de ses compatriotes dans la grande guerre des Maures. Après de brillants faits d'armes sur le champ de bataille, où ils combattaient l'un près de l'autre, la belle Zaïda, malgré l'épée d'Omar, tomba captive entre les mains des Castillans. Elle s'était laissé prendre dans une embûche qu'avait dressée l'alcaïde de Loxa, qui la transporta dans la citadelle, et, frappé de son extrême beauté, refusa toute rançon. Omar, impatient de la délivrer, s'approche, au milieu de la nuit, de la place, déguisé en Espagnol. Sur son chemin, il rencontre un chevalier dont la devise et l'armure étaient celles du gouverneur lui-même. Prompt comme l'ouragan, Omar se précipite sur lui, et, après une courte lutte, l'étend mort à ses pieds. Il veut détacher son morillon; que voit-il? les tresses flottantes et la figure de sa bien-aimée. Elle avait assassiné le gouverneur dans la chambre où il reposait, et, revêtant son armure et munie de son mot d'ordre,

l'infortunée avait ainsi franchi les portes de Loxa.

Parmi les Maures, celui qui se signala le plus ensuite, dans ces aventureux exploits, fut le courageux Tarfe. Une fois entr'autres, il osa lancer son cheval par-dessus les barrières; et, traversant avec la rapidité du vent le camp des chrétiens, il jeta sa lance dans le pavillon royal; rien ne pouvait arrêter sa course; dans son ardeur chevaleresque, il se faisait jour, l'épée à la main, au milieu des ennemis. Sur sa javeline, qu'on arracha de terre, on lut un billet avec ces mots : « *A la reine.* »

L'indignation des Castellans ne connut plus de bornes; Fernando del Pulgar fit vœu de répondre à la fanfaronnade de l'audacieux Maure; il sortit donc du camp au milieu de la nuit, suivi de quelques braves; il se glissa vers la poterne basse, gardée par des fantassins, et qui donnait sur le Duéro. Tandis que ses compagnons en étaient aux mains avec les gardes, il pique son cheval, se précipite au grand galop à travers les rues de la ville, jusqu'à l'entrée de la grande mosquée; là, il s'arrête, inscrit sur le portail, avec son poignard, les noms de Ferdinand et d'Isabelle, et dédie Grenade à la Vierge en clouant sur la porte cette inscription : « *Ave Maria.* »

L'étonnement que causa la vue d'un chrétien à

cheval dans les rues de la capitale, l'audace et la rapidité d'un pareil outrage, tout favorisa sa fuite; à l'aide de ses frères d'armes, tout poursuivi qu'il était, il parvint à regagner la plaine, et fut reçu, par toute l'armée, avec des acclamations universelles.

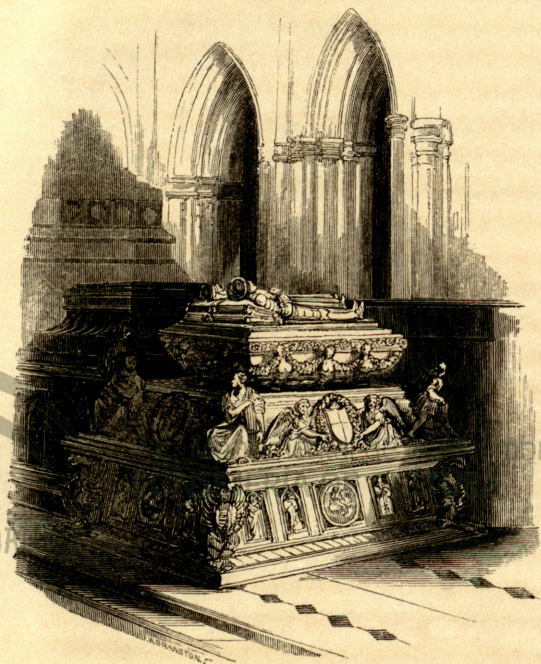
Quelle fut aussi la fureur des Maures, alors qu'ils se présentèrent à la sainte mosquée, de voir le sacrilège inouï commis sur ses portes!



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA





TOMBEAU DE FERDINAND ET D'ISABELLE.

Ce tombeau est un monument qui perpétue le triomphe des Chrétiens sur les Infidèles. Il est en marbre blanc le plus pur et du travail le plus exquis. C'est évidemment l'œuvre d'artistes Italiens. Selon toute apparence, on l'éleva sous le règne de Charles-Quint.

BIBLIOTECA DE LA ALHAMBRA



X

PRISE DE GRENADE.

JAMAIS on n'avait vu régner dans Grenade l'harmonie qui maintenant unissait tous les cœurs. C'est que l'attente d'une catastrophe affreuse, avait réveillé cette force instinctive que donne le désespoir, et préparé aux actes les plus héroïques de courage, d'honneur et de dévouement. Grenade allait subir le jugement du Dieu des nations; et le cœur de ses enfants s'était élevé à ce glorieux enthousiasme du martyr qui brillait dans toutes les paroles, dans toutes les actions de l'indomptable Muza. Ce guerrier avait l'attitude d'un homme au-dessus des émotions et des anxiétés communes à l'humaine nature; ses regards étaient ceux d'Abd-el-« Seul fidèle au milieu des infidèles »; son courage celui d'un héros qui regarde la mort comme le dernier des maux, mais qui, plus heureux que ses semblables, sait rencontrer au moins une mort glorieuse; en succombant pour la défense de sa patrie. Telle était la résolution de Muza; elle semblait l'animer d'une vie surnaturelle. La terreur qu'il inspirait,

suffisait pour tenir à distance le rusé Ferdinand ; et cependant plusieurs mois s'étaient écoulés déjà depuis que le fer espagnol, à l'ombre du pavillon blanc, avait commencé à dévaster les alentours de la ville, à dépouiller la contrée de ses plus beaux ornements ; depuis que la croix, symbole de persécution, avait été arborée au sommet des montagnes voisines de Grenade.

Jamais la capitale d'un grand empire n'avait été investie avec plus de circonspection ; cette circonstance démontrait clairement, avec quels ménagements, quelle sorte de respect même, les monarques castillans voulaient arriver graduellement au but de leur longue et constante ambition. C'était à peine si, du camp espagnol, on pouvait distinguer les tours et les minarets de Grenade. Lorsque les deux souverains voulaient voir, de plus près, cette citadelle qui si long-temps avait reçu les tributs et les hommages de leurs prédécesseurs, ils étaient toujours accompagnés de légions armées, prêts à combattre et à déjouer les stratagèmes de l'ennemi. Elle était donc à-la-fois brillante et formidable, la cavalcade qui suivit la reine Isabelle sur la petite colline de Zubia, à gauche de la ville, et d'où la vue s'étendait sur l'Alhambra. Alonzo d'Aguilar, le marquis de Villéna, le comte d'Uréna, s'emparèrent

des fortes positions qui dominaient Zobia, alors que Ponce de Léon, le comte de Tendilla et Alonzo Fernandez développaient leurs lignes dans la plaine. De ce village ainsi militairement occupé, la cour de Castille pouvait contempler avec émotion les tours gigantesques de l'Alhambra et cette longue ligne de forteresses qui projetaient une teinte sombre sur la cité maudite des infidèles.

Les Maures, assistant de loin à cette brillante parade, la prirent pour un défi; leurs brillants escadrons franchirent aussitôt les portes de la capitale. On voyait à leur tête leur infatigable chef. A quelque distance, suivaient l'infanterie, les corps des lanciers, des arquebusiers, l'artillerie et les archers, soutenus par d'autres troupes.

Déjà les escadrons chrétiens se disposaient au combat, attendant avec impatience le signal de l'action. Soudain d'étranges acclamations se font entendre; un seul cavalier, armé de toutes pièces, sort des rangs musulmans et se dirige vers le front de l'armée chrétienne. Sa taille gigantesque, son large bouclier, sa longue javeline, son cimenterre de damas, son poignard enrichi de diamants, annonçaient un chevalier d'un rang élevé. Bientôt un murmure général le désigne comme le chef téméraire qui avait osé jeter son gant au pavillon de la

reine, en y joignant une insultante missive. Puis on vit le brave Tarfe, trainant dans la poussière l'étendard chrétien attaché aux crins de son cheval, le clouer au portail de la grande mosquée. Quelle que fût l'indignation des Castellans, la reine, moins par crainte que par humanité (car elle était aussi bonne que son époux était perfide), avait donné des ordres formels pour qu'aucun chevalier espagnol ne répondît à cet outrageant défi.

Cependant, à l'aspect d'une injure aussi humiliante, le jeune descendant des fameux Lara se jeta aux pieds d'Isabelle et la supplia de faire une exception en sa faveur, afin de venger l'honneur et la religion espagnols. Isabelle lui accorda la grace qu'il sollicitait. Aussitôt son cheval sembla dévorer l'espace. L'orgueilleux Maure, à la vue du jeune Castillan, fit entendre un cri de dérision que répétèrent tous ses frères d'armes. Mais conduisant son coursier avec une habileté rare, l'Espagnol donnait peu de prise à leurs vaines railleries, et il soutint bravement le choc de son gigantesque ennemi. Leurs lances se brisèrent; mais, en dépit des efforts du musulman, Lara demeura ferme sur ses étriers. Au choc suivant, les deux ennemis s'armèrent du cimenterre; le musulman faisait flamber le sien au-dessus de la tête de son adversaire avec la rapi-

dité d'un orage de sable ; chaque instant paraissait devoir être le dernier pour le jeune Espagnol. Cependant les attaques avaient beau se multiplier à l'infini, elles rencontraient toujours une intrépide défense ; et quelle que fût la trempe du damas musulman, il ne pouvait entamer le bouclier flamand de Lara. Bientôt les armures des deux combattants sont teintes de sang ; Lara oppose en vain l'adresse à la force supérieure du Maure, il est contraint de reculer ; puis il se ranime, assaille Tarfe à son tour avec une ardeur nouvelle ; néanmoins il est facile de voir qu'il est plus faible, plus épuisé que le musulman. Celui-ci le saisit enfin avec son poignet de fer et le renverse de cheval, mais Lara s'était attaché à lui ; tous deux roulent dans la poussière, le Maure ayant sous lui le Castillan. Avant que ce dernier eût pu se relever, le Maure se dégage de ses étreintes avec d'incroyables efforts, lui met son pied sur la gorge, et, brandissant son poignard, va le lui enfoncer dans la poitrine.

Un cri d'horreur est poussé par les chrétiens : Fernando del Pulgar s'élançe hors d'haleine sur le lieu du combat. Il arrive à temps pour être témoin des efforts inouis que faisait le jeune héros, alors que le poignard atteignait sa poitrine. Et tout-à-coup le Maure, lâchant prise, tombe à terre avec le

rale de la mort : et bientôt ce n'est plus qu'un cadavre.

Avec un examen plus attentif, Fernando aperçut la petite dague effilée que portait le Castillan autour de son poing, à l'aide d'une chaîne d'or, plongée tout entière dans le sein du géant musulman. Muza craignant que l'issue du combat ne portât le découragement parmi ses troupes, donna l'ordre aux trompettes de sonner la charge ; il attaqua tout aussitôt la division d'Alonzo d'Aguilar. Dans ce combat nouveau, Muza et ses escadrons, faisant des prodiges de valeur, repoussèrent l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements ; et si l'infanterie maure avait de son côté déployé le même courage, la victoire ne serait pas restée long-temps indécise ; mais elle faiblit, elle lâcha pied ; Muza couvrit donc sa retraite avec ses fidèles escadrons, et rentra lentement dans l'enceinte de la ville. La reine et toute sa cour furent au comble de la joie de l'heureuse issue de cet événement. Isabelle fit même le vœu d'élever plus tard, à Zubia, un monastère dédié à St.-François¹.

¹ Ce monastère subsiste encore ; on fait voir, dans le jardin, un laurier qu'on dit avoir été planté des mains de l'illustre souveraine. Il existe aussi quelques vestiges de la maison d'où elle assista, avec Ferdinand, au combat que nous venons de décrire.



Engraved by David Roberts

COURT OF THE LIONS.

Engraved by Eastman

* Ferdinand, après ce succès partiel, résolut de poursuivre la dévastation du territoire de Grenade; il détruisit toutes les maisons de plaisance, tous les jardins, qu'on avait jusqu'alors respectés. Cette guerre d'extermination touchait à sa fin; la capitale était bloquée depuis sept mois. La tour de l'Alhambra, voilà le seul point où la bannière de la croix n'eût pas été arborée encore. Au reste, plus approchait la catastrophe finale, et plus les efforts des musulmans étaient désespérés. Les vainqueurs eux-mêmes ne paraissaient pas contempler leurs succès sans un sentiment d'inquiétude; ils étaient semblables à des marins qui explorent une mer inconnue; on eût dit qu'ils obéissaient à un pouvoir surnaturel, et qu'ils n'étaient que les instruments passifs du drame terrible qui allait enfin s'accomplir.

A mesure que le croissant disparaissait dans les airs devant la glorieuse lumière de la croix, les Espagnols cédaient à un mouvement mystérieux de crainte, à la vue des événements qui se pressaient si rapides. Les conseils étaient plus fréquents; on recourait plus souvent aux cérémonies religieuses; à toutes ces solennités pieuses se joignaient les devoirs qu'imposait aussi la chevalerie alors expirante; quoique puisant encore une grande force

dans les principes de persécution et de haine dont elle était imbuë. Les chrétiens, constamment sous les armes, étaient prêts à courir toutes les chances de la guerre.

L'événement prouva au reste que ces craintes d'un revers de fortune n'étaient pas tout-à-fait dénuées de raison. Au milieu de la nuit ; alors que le repos et le silence régnaient sur le camp des chrétiens, que leurs blancs pavillons flottaient autour de la Cité de la Foi, un cri soudain, terrible, celui de l'incendie, parcourut les tentes des Espagnols ; en un moment tout le camp fut illuminé par d'immenses feux, qui reflétaient leur éclat sur la tour, sur la montagne, sur le fleuve. C'était sur-tout au sein des pavillons royaux que ces feux brillaient d'un éclat plus effrayant. La reine et sa cour achevaient alors leurs prières ; elle se précipite dans le camp, remplit l'air de ses cris. Cette scène de confusion et de terreur, jointe à la crainte d'une attaque simultanée de la part des Maures, glaça tous les cœurs ; l'intrépide Ponce de Léon se porta donc en avant à la tête d'un nombreux escadron pour protéger le camp contre toutes tentatives de la part de l'ennemi. On apercevait bien le turban maure dans le lointain, à la faveur de la clarté lugubre qui environnait les tours et les remparts de la ville ; l'alarme

était donnée, le tocsin appelait aux armes ; cependant on ne voyait pas un cavalier musulman dans la plaine.

A la fin, l'incendie cessa d'éclairer l'horizon ; l'obscurité étendit de nouveau ses ombres épaisses sur la cité musulmane. Le camp des chrétiens ne présentait plus qu'une masse de décombres ; l'héroïque marquis de Cadix, étonné de l'étrange apathie des Maures, fit rétrograder son escadron vers ce lieu de désolation et de ruine.

La circonstance de cet incendie, dû au seul hasard, et la faute qu'avait commise Muza en ne profitant pas de cet événement, encouragèrent Ferdinand à des actes plus énergiques encore d'agression et d'outrage envers les Maures. L'indignation de Muza, dont le roi et ses conseillers avaient enchaîné les pas, ne connut plus de bornes lorsqu'il vit le désastre qu'avait éprouvé le camp des chrétiens, tout jonché de débris magnifiques ; il se hâta de rallier ses escadrons, brûlant de réparer les torts du pusillanime Abdallah. Mais il était trop tard : dès la pointe du jour, les tambours et les clairons avaient déjà fait prendre les armes aux chrétiens ; Muza vit leurs lignes immenses et leurs brillants étendards se déployer sur toutes les fortes positions qui dominaient la plaine. Les chrétiens

semblaient contempler les monceaux de ruines qui les environnaient avec autant de joie et de confiance que s'ils eussent déjà vaincu leur ennemi; pour la première fois, ils osèrent s'avancer jusqu'aux remparts. Le roi maure, justement surnommé le *malheureux*, déplora amèrement alors sa faiblesse et ses irrésolutions; il s'efforça, par les plus nobles démonstrations de bravoure, à trouver grâce aux yeux du peuple et de l'armée. Déjà les chrétiens foulaient aux pieds les vergers et les jardins de plaisance qui touchaient aux murs de la capitale; lorsque, exaspérés de cette violation cruelle du territoire, de cet outrage fait à leur honneur, les Maures se précipitèrent, la rage dans le cœur, sur les premiers rangs des Espagnols. Dans ce champ de bataille, où tout leur retraçait les souvenirs de leur enfance, les passions de leur jeunesse, ils auraient sacrifié mille existences pour la certitude d'exterminer leurs ennemis détestés. Aussi, vendirent-ils chèrement leur droit de naissance aux Espagnols, combattant au seuil des maisons qui renfermaient leurs femmes et leurs filles, sous les yeux des vieillards, guerriers d'un autre âge, comme de leurs jeunes enfants, qui s'emparaient, eux-mêmes, de vieilles armes à demi rongées par la rouille. Ce jour-là, le long des murailles, des portes, des

remparts, sur les tours, aux mosquées, on ne vit plus que des groupes de femmes et d'enfants, contemplant, avec anxiété, ces scènes de carnage. Dès que l'armée de Ferdinand recevait un nouveau renfort, les simples artisans, les citoyens les plus paisibles, les vieux soldats mutilés, les muletiers, et jusqu'aux infirmes, saisissaient les armes qui leur tombaient sous la main, et s'en allaient prendre part aux mille combats à mort qui se livraient, à la fois, sur un espace immense, entrecoupé de bois, de taillis, de maisons, de murs, de champs, de jardins suspendus, délicieuse banlieue d'une grande cité. C'est là que la lutte fut terrible, opiniâtre; que les embuscades, jointes aux soudaines attaques de Muza, enlevèrent des colonnes entières à l'armée espagnole. C'est sur-tout dans les espaces les plus resserrés que les Maures déployaient la supériorité que leur donnait le désespoir. Chaque haie, chaque fontaine, chaque accident de terrain, étaient jonchés de cadavres espagnols, victimes de la fureur populaire. L'arrivée de quelques petits corps de hardis montagnards des vieilles Alpuxarras, vint relever encore leur courage. Ceux-ci, voyant toute l'armée espagnole s'engager dans le combat, étaient accourus pour soutenir leurs compatriotes. Le monarque musulman ne refusait plus, par un vain orgueil, de